

# NOTES DE LECTURES

par Emmanuel Carquille

Yan Jun,  
Génération Dakou:  
écouter, recycler,  
expérimenter

Van Dieren Éditeur  
ISBN 9782911087868

Volume :  
what you see is  
what you hear,  
n°5

ISBN 9782919217083

Éric Duboys,  
Industrial Musics,  
vol.2

Éditions Camion Blanc  
ISBN 978-2357791855



« Je crois qu'il existe une longue tradition culturelle qui court tout au long du XX<sup>e</sup> siècle et qui se prolonge dans le nouveau millénaire. Celle-ci n'appartient ni à la "pop" culture ni à la "haute" culture, mais pénètre chacun de ces deux champs... Cela implique des conséquences qui sont incompatibles avec les dogmes tant de la pop culture que de la haute culture. »

Ralf Wehowsky, cité in *Industrial Musics vol. 2* d'Éric Duboys

Donc ce qui semble récurrent à l'intérieur de ce qui nous intéresse est bien toujours cette articulation entre "mainstream" et "high culture", d'un côté, et art officiel/marché et art radical ou "underground" d'autre part (le terme "alternatif" semblant être désormais tout à fait hors propos). Également, cette notion induite que les flots, les courants de profondeur, se situent toujours dans cet entre-deux fluctuant, avec l'idée d'une histoire sous-jacente, composée de ces points, à la fois repères et balises, qui dans leurs mouvements atypiques creusent un sillon profond, tissant un fil souterrain, un flux reliant les différentes nébuleuses, agrégeant des pratiques et des époques entre elles (c'est que les mouvements et l'histoire ne sont pas linéaires). Mais c'est toujours entre ces deux pôles, art officiel ou marché de l'art d'un côté et "mainstream" de l'autre, que se situent nos centres d'intérêt, et que se positionnent les individus, dans leur distance à ces pôles. À cela s'ajoute le degré de séparation entre des sphères dites underground, et des réseaux officiels, même si les passerelles entre les deux sont fréquentes, et que l'un peut se ressourcer à l'autre – ou le vampiriser, c'est selon – (art contemporain vers underground), ou certains instrumentaliser l'une pour atteindre l'autre (mouvement underground vers officiel). C'est à l'aune de cette proposition que nous pouvons aborder cette chronique. Celle des deux mondes qui se mélangent, ou pas.

Entre l'avant-garde et les milieux officiels chinois qui s'ignorent radicalement, un livre érudit sur des artistes rares et quasi inconnus, et une revue d'art contemporain occidentale. Des réalités et des angles différents.

Commençons donc par le plus éloigné, la Chine, avec le livre *Génération Dakou: écouter, recycler, expérimenter*, publié aux Éditions Van Dieren, Paris, dans la collection "Rip on/off", collaboration entre le Lausanne Underground Film Festival et le Collectif de la Ripone. Cette publication annuelle, faisant suite à celles de Zbigniew Karkowski, de GX Jupiter-Larsen, alias the Haters, de Michael Gendreau, et de David Dunn, nous propose ici un ouvrage composé par Yan Jun, artiste sonore de Pékin. Nous découvrons un ouvrage rempli d'aphorismes,

de comparaisons, coupé de poésie, de réalisme cru et de lyrisme, lardé de concret. Entre journal et pensées. Des descriptions, des portraits, des commentaires, un "je" ostentatoire, un ego très marqué, qui s'éloigne pour entrer dans des considérations plus vastes, voire parfois aux accents métaphysiques, dans un mélange et un va-et-vient constant, entre abstraction et concret du monde. Il y sera question de génération Dakou, d'art sonore, de prise de sons, de concerts, de lieux, d'histoire, de différences et de ressemblances culturelles, de la vie, du bruit, du temps qui passe... Un ensemble de notes, une pensée en mouvement, dans ses envies, ses contradictions, ses velléités. Et l'on suit une démarche, de l'intérieur, vue en caméra subjective. La voix off, le monde devant. Avec cette particularité de passer très vite d'un sujet à un autre, ou de faire des recoupements saugrenus, comme s'il manquait parfois une liaison, une causalité. Un sens toujours fuyant ou des transitions manquantes. Un certain sens des relations subites y apparaît, avec ses glissements sémantiques, ses raccourcis brusques. Ouvrage étrange et quelque peu déroutant à certains égards, où l'on n'est jamais exactement sûr de ce qui est dit, au sens glissant. Une condensation de fragments disparates, de points de vue changeants. On trouve dans ce livre quelque chose de l'ordre du journal, mais qui pourrait avoir des reflets d'article ou d'un début de théorie ou de manifeste, mais en tous cas qui affirme ses choix. Et puis des digressions diverses et variées, les dauphins et l'art du bruit quotidien... En fait, un monde d'associations d'idées surtout. Et sur tout. Une sorte de compilation/collage, d'écrits fragmentaires accumulés, de recyclage d'articles. Cet aspect fragmentaire étant accentué par la mise en page, composée de traits noirs plus ou moins diagonaux, venant occuper les marges, et lardant la page, soulignant et séparant phrases et paragraphes.

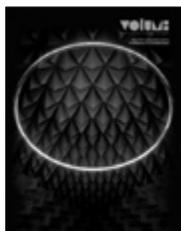
Le livre est malgré tout composé de chapitres, ("sur la génération dakou", "notes autour du son", "de la musique et de l'écoute", "carnets de notes et voyages"), certains composés de reprises d'articles, d'autres de commentaires et considérations variées, extraits de livrets, d'autres d'ambiances et de notes de voyage, et est accompagné d'un CD

réalisé pour l'occasion, intitulé micro feedback: trigger, et composé de feedbacks en temps réel, créés avec les écouteurs et les microphones de l'enregistreur. Et puis, le titre, un peu mystérieux pour nous, et là nous remercions le traducteur, Antoine Guex, pour les nombreuses notes et précisions qu'il apporte, et qui explicitent fort utilement un certain nombre d'aspects ou de notions de la réalité chinoise. Génération Dakou, donc, celle qui a eu accès aux musiques par le biais de produits destinés au pilon, en provenance du Canada et des États-Unis, volontairement détériorés, et vendus pour le retraitement du plastique. Découverte nécessairement fragmentaire, ceux-ci étant percés ou rayés, créant une culture de la récupération, bâtie sur les déchets du monde occidental. Un monde de collectionneurs et de découvreurs passionnés. Mais c'était hier, il y a longtemps donc, pour cette génération. Les cercles, l'écoute liée à la bricole, la farfouille, les marchés. La découverte. Le son, l'ouverture au monde. Au cours des autres chapitres s'écouleront maintes considérations et digressions, parfois aux accents fort poétiques, qui traitent du quotidien, de la ville, du bruit, des prises de sons sous les piliers de périphériques, de l'écoute, du karaoké, du supermarché mondial, du voyage, de la solitude, de la mer. On y parle de marchés, de récupération, des ambiances de rue, de vendeurs, d'enregistrements à la sauvette, du bruit du monde, de l'arrivée d'internet, d'alimentation, de matériel d'enregistrement. On trouve des portraits d'amis musiciens, de singularités. On y parle aussi de plasticiens, de performances et du 798, district de Chaoyang, celui des ateliers d'artistes et du monde de l'art pékinois...

–  
Monde de l'art que l'on retrouve dans le cinquième numéro de la revue *Volume*, "ni revue musicale, ni revue d'art sonore, *Volume se présente comme la première revue d'art contemporain spécialisée sur le son*", parue aux Presses du Réel. Revue très bien maquetée, à la belle mise en page, assez aérée et toute en photos couleurs; on notera au passage des différences de papier, les articles historiques (sur *Scary all monsters*, ou l'histoire des "light shows") étant imprimés sur du papier mat, tandis que les autres articles

« Il y a une autre contradiction troublante et irrésoluble : comment tous ces révolutionnaires anti-élitistes sont-ils devenus l'élite ? L'avant-garde était supposée être un soulèvement populaire des *caogen* : comment leurs œuvres ont-elles pu finir dans les musées ? »

Yan Jun in *Génération Dakou*



sont sur papier glacé. Revue très “art contemporain” et très “trendy”, dont la dernière mouture nous parle de fantômes, avec un article sur les voix du téléphone, la très étrange voix de son maître, les voix sans corps, les voix comme manifestation de l’invisible, de l’absence, et même de l’au-delà... Thématique très tendance s’il en est au sein de l’art contemporain que celle des fantômes, à en juger par le nombre d’expositions récentes les ayant pour thème, pour ne citer que “Les fantômes de l’art contemporain” à la Conciergerie, “Hospitalité pour les fantômes”, Tram réseau art contemporain en Ile-de-France, *Les fantômes du Louvre*, *Hantologie* à l’espace Khiasma, *Fantômes et cauchemars* à Peronne, *Histoires de fantômes pour grandes personnes* au Fresnoy, *Là où naissent les fantômes* à Grenoble, jusqu’à la *Cinégrotte fantôme* au Palais de Tokyo, ou encore le dernier numéro de la revue *Otrante* sur “les fantômes et la modernité”. C’est dire si le spectral hante nos mythologies contemporaines... Ici, nous trouverons donc notre part d’ectoplasmes, agrémentés, suite au côté spirite de la chose, de diverses modifications d’états de conscience, entre l’aspect synergie et confusion des sens, et l’aspect hallucinogène des “light shows” ou des installations immersives.

La revue se partage entre articles / panoramas, monographies, articles flash back historiques, interventions artistiques dans les pages, et interview. Parmi les articles généralistes, nous en trouverons un concernant des œuvres ayant en commun l’utilisation du téléphone : de Moholy-Nagy à Marclay en passant par Cocteau, l’*Experiments in Art and Technology* (le fameux EAT auquel participèrent Cage, Rauschenberg, Tudor, Riley et bien d’autres, à l’Armory en 66), et l’expo de Chicago *Art by Telephone* de 68, en partie réactivée en 2010 à Paris. Un autre, intitulé *Voix chantées et spectralité*, concernant le chant, les voix, vus comme traces de l’absence, la voix comme rémanence et souvenir du disparu, marque du temps et de la disparition, dans les installations de Kristin Oppenheim, les vidéos de Sadie Benning et de Bill Viola ou le travail de Claude Lévêque. Un troisième s’attachera au rétro-futurisme fantastico-interstellaire, entre science fiction et Egypte pharaonique, dans l’imagerie des musiciens funk afro-américains, en particulier chez Sun Ra, et citant le travail de quelques artistes contemporains travaillant autour de ces représentations.

Concernant les thématiques occultes, nous trouverons un article sur le travail de l’artiste suédois Erik Bünger, *A*

*lecture on schizophrenia*, ou les conférences mi-comiques, mi-sérieuses sur la dépossession de la voix, et les changements d’identité aux travers de commentaires sur diverses projections et extraits de films. Aux mêmes thématiques se rattacheront l’intervention du danois Joachim Koestler, travaillant sur l’initiatique et le magique, et présentant des images de son film *Spirits and empty spaces*, à laquelle on adjoindra un article monographique sur Céleste Boursier-Mougenot, développant une analyse de son travail au travers du spectre de la TCI (trans-communication instrumentale), et des EMI (expériences de mort imminente), soit le spiritisme version nouvelles technologies, dans la lignée des expériences de Jürgenson et Raudive, tandis que Julien Discrit et Thomas Dupouy s’interrogeront au cours de leur courte interview sur la perception musicale dans les rêves, par rapport à leur projet inspiré par une récente étude de l’université de Psychologie de Florence.

Question monographies, nous trouverons celles d’artistes confirmés, comme Ugo Rondinone, concernant ses installations à base de boucles, dont le *How does it feel*, présenté lors du Festival d’automne au 104, ou bien sa vidéo *Roundelay*, que l’on a pu voir au Centre Pompidou. Autre artiste confirmé, accumulant grosses expos, galerie prestigieuse et raflant tous les prix, Haroon Mirza se verra gratifié d’un article sur son travail d’installation inter-relatives, symbiose du multimédia, parfois rétro-futuriste là aussi, au travers de pièces pouvant utiliser figures mythiques réincarnées (Ian Curtis), ou une chambre anéchoïque, comme lors de la Biennale de Venise 2011. Au titre des interventions, nous découvrirons des détails agrandis, en énormes points de trame, d’après une photo de la patiente de Charcot, Augustine, comme la graphie d’un cri, réalisés par Isabelle Giovacchini. Une autre contribution sera le fait de Meris Angioletti dont le travail autour des associations d’idées, des images mentales médiumniques, hypnotiques ou télépathiques, utilisera ici les théories synesthésiques, pour réaliser de gros pixels de couleurs superposés. Dans l’ensemble, la traduction et le bilinguisme entraînent des articles plutôt brefs et concis, laissant parfois un goût de trop peu. En ce qui concerne l’iconographie, on retrouvera donc l’inévitable Christian Marclay, mais aussi Bill Viola, Mike Kelley, un peu de Sadie Benning, préalables afin de soutenir la jeune garde issue des écoles d’art, étayée par quelques retours historiques (la tradition punk, via Destroy all monsters, et le psychédéisme à travers les light shows et leur revival muséographiques, par exemple au CAPC).

Et puis, concernant les voies de traverses, les inclassables, mais néanmoins vrais créateurs, on ne saurait que trop recommander le *Industrial Musics, vol.2* d’Eric Dubois, aux Éditions Camion Blanc. Après un ouvrage sur Throbbing Gristle et le *Industrial Musics vol.1*, centré sur la première vague industrielle, celui-ci traite ici de tous nos préférés au sein de ce que l’on pourrait interpréter comme étant la seconde vague, avec des personnalités et des projets plus atypiques et extrêmement personnels : Zoviet France, Organum, P16D4, the Haters, The Hafler Trio, auxquels viennent s’adjoindre The New Blockaders, Merzbow bien sûr, ainsi que Mauricio Bianchi et John Duncan, avec un dernier chapitre consacré aux quasi inconnus de Non Toxique Lost. Livre érudit, sérieux, extrêmement détaillé et précis, il constitue un véritable ouvrage de référence. Le parti-pris est ici chronologique et majoritairement discographique, chaque chapitre concernant un musicien en particulier. L’auteur y pointe toutes les évolutions stylistiques, les différentes périodes au sein de chaque projet musical, les ruptures, les vitesses de parution, les changements technologiques ou de support. Centré sur les écoutes des musiques, nombre des musiciens ayant la particularité de s’effacer derrière leur œuvre et ne fournissant souvent que peu d’informations personnelles ou de commentaires, ce pavé de plus de mille pages est cependant très documenté, met en relation les différentes pratiques, montre clairement les ponts existant entre elles, par le biais des collaborations au sein des réseaux de “mail art” ou de K7, ainsi que les éditions croisées des différents micro labels, et souligne l’importance des échanges. En outre, tout un ensemble de renvois et de notes en fin de chapitre vient compléter le propos et donner un reflet de l’environnement immédiat, qu’il y soit question de groupes, de musiciens, de labels, d’événements sociaux ou de festivals, de mini bio d’artistes sonores, en de petits développements sur ces différents points.

Un incontournable donc pour toute personne intéressée par ces musiques, qu’il soit vieil aficionado ou nouveau venu.